

le dîner devenait de plus en plus triste, contraint. M. Pascal s'étonnait doucereusement de cet embarras et s'en plaignait en soupirant :

— Allons, disait-il, je vous aurai contrariés; vous me gardez rancune, hélas ! je le vois.

— Ah ! monsieur Pascal ! s'écriaient les malheureux de plus en plus inquiets, pouvez-vous concevoir une pareille pensée ?

— Oh ! je ne me trompe pas, je le vois... je le *sens*... car mon cœur me le dit... Eh ! mon Dieu ! ce que c'est !.. C'est toujours un grand tort de mettre les amitiés à l'épreuve, même pour les plus petites choses... car elles servent quelquefois à mesurer les grandes... Moi... moi... qui comptais sur vous comme sur de vrais et bons amis !.. Encore une déception peut-être ?

Et Satan-Pascal passait sa main sur ses yeux, se levait de table, et sortait de la maison d'un air contrit, affligé, laissant ces malheureux dans de terribles angoisses ; car s'il ne croit plus à leur amitié, s'il les croit ingrats, il peut, d'un moment à l'autre, les replonger dans l'abîme, en leur redemandant un argent si généreusement offert.

La reconnaissance qu'il attendait d'eux pouvait seule leur assurer son appui continu.

Nous avons insisté sur ces circonstances, qui sembleront puériles peut-être, et dont le résultat est pourtant si cruel, parce que nous avons voulu montrer, pour ainsi dire, le premier échelon des tourments que M. Pascal faisait subir à ses victimes.

Que l'on juge, d'après cela, de tous les degrés de torture auxquels il était capable de les exposer, lorsqu'un fait si insignifiant en soi qu'une fête de famille manquée offrait tant de pâture à sa barbarie raffinée.

C'était un monstre, soit.

Il est malheureusement des Nérons de tout étage et de toute époque ; mais qui oserait dire que Pascal eût jamais atteint ce degré de perversité sans des exemples pernicieux, sans les terribles ressentiments depuis si longtemps amassés dans son âme irritée par la dépendance la plus dégradante ?

Le mot *représailles* n'excuse pas la férocité de cet homme ; elle l'explique. L'homme ne devient presque jamais méchant

sans cause ; le mal a toujours son générateur dans le mal.

M. Pascal ainsi posé, nous le précéderons d'une heure environ chez M. Charles Dutertre.

V

L'usine de M. Dutertre, destinée à la fabrication des machines pour les chemins de fer, occupait un immense emplacement dans le faubourg Saint-Marceau, et les hautes cheminées de briques, incessamment fumantes, la désignaient au loin.

M. Dutertre et sa famille habitaient un petit pavillon séparé des bâtiments d'exploitation par un vaste jardin.

Au moment où nous introduisons le lecteur dans cette modeste demeure, un air de fête y régnait ; l'on semblait s'y occuper de préparatifs hospitaliers, une jeune et active servante achevait de dresser le couvert au milieu de la petite salle à manger dont la fenêtre ouvrait sur le jardin, et qui avoisinait une cuisine assez exiguë, séparée seulement du palier par un vitrage de carreaux dépolis ; une vieille cuisinière allait et venait d'un air affairé au milieu de ce laboratoire culinaire, d'où s'échappaient des bouffées de vapeurs appétissantes qui se répandaient parfois jusque dans la salle à manger.

Au salon, garni de meubles de noyer recouverts de velours d'Utrecht jaune et de rideaux de calicot blanc, l'on faisait d'autres préparatifs : deux vases de porcelaine blanche, ornant la cheminée, venaient d'être remplis de fleurs fraîches ; entre ces deux vases, et remplaçant la pendule, on aperce-

vait sous un globe de verre une petite locomotive en miniature, véritable chef-d'œuvre de mécanique et de serrurerie ; sur le socle noir de ce bijou de fer, de cuivre et d'acier, on voyait ces mots gravés :

A MONSIEUR CHARLES DUTERTRE.

ses ouvriers reconnaissants.

Téniers ou Gérard Dow auraient fait un charmant tableau d'un groupe de figures alors réunies dans ce salon.

Un vieillard aveugle, à figure vénérable et mélancolique, encadrée par de longs cheveux blancs tombant sur ses épaules, était assis dans un fauteuil, et tenait deux enfants sur ses genoux : un petit garçon de trois ans et une petite fille de cinq ans, deux anges de gentillesse et de grâce.

Le petit garçon, brun et rose, avec de grands yeux noirs veloutés, n'était pas sans jeter de temps à autre un regard satisfait et méditatif sur sa jolie blouse de casimir bleu clair, sur son frais pantalon blanc ; mais il semblait surtout se délecter dans la contemplation de certains bas de soie blancs rayés de cramoisi, et encadrés par des souliers de maroquin noir à bouffettes.

La petite fille, nommée Madeleine, en souvenir d'une amie intime de sa mère, qui avait servi de marraine à l'enfant ; la petite fille, disons-nous, blonde et rose, avait de charmants yeux bleus, et portait une jolie robe blanche ; ses épaules, ses bras étaient nus, ses jambes seulement à demi-couvertes par de mignonnes chaussettes écossaises. Dire combien il y avait de fossettes sur ces épaules, sur ces bras, sur ces joues potelées, d'une carnation si fraîche et si satinée, une mère seule en saurait le compte, à force de les baiser souvent, de ces fossettes, et la mère de ces deux charmants enfants devait le savoir.

Debout et appuyée au dossier du fauteuil du vieillard aveugle, madame Dutertre écoutait, avec la gravité qu'une mère apporte toujours en pareil cas, le ramage des deux oiseaux gazouilleurs que le grand-père tenait sur ses genoux, et qui, sans doute, l'entretenaient de quelque chose de bien intéressant, car ils parlaient tous deux à la fois, dans ce jargon

enfantin que les mères traduisent avec une rare sagacité.

Madame Sophie Dutertre avait au plus vingt-cinq ans ; quoiqu'elle fût légèrement marquée de petite vérole, que l'on pût rencontrer des traits plus réguliers et beaucoup plus beaux que les siens, il était impossible d'imaginer une physionomie plus gracieusement ouverte et plus attrayante... un sourire plus avenant et plus fin : c'était l'idéal du charme et de la bienveillance. De superbes cheveux, des dents de perles, une peau éblouissante, une taille élégante, complétaient cet aimable ensemble ; et lorsqu'elle levait ses grands yeux bruns, limpides et brillants vers son mari, alors debout de l'autre côté du fauteuil du vieillard aveugle, l'amour et la maternité donnaient à ce beau regard une expression à la fois touchante et passionnée, car le mariage de Sophie et de Charles Dutertre avait été un mariage d'amour.

Le seul reproche... est-ce un reproche que l'on aurait pu adresser à Sophie Dutertre, car elle n'avait de coquetterie que pour la mise de ses enfants ? c'était la complète inintelligence de sa toilette. Une robe d'étoffe mal choisie et mal faite déparait sa taille élégante ; son petit pied n'était pas irréprochablement chaussé, et ses superbes cheveux bruns auraient pu être disposés avec plus de goût et de soin.

Franchise et résolution, intelligence et bonté, tel était le caractère des traits de M. Dutertre, alors âgé de vingt-huit ans environ ; son œil vif et plein de feu, sa stature robuste et svelte, annonçait une nature active, énergique. Ancien ingénieur civil, homme de haute science et d'application, aussi capable de résoudre avec la plume les problèmes les plus ardues, que de manier dextrement la lime, le tour et le marteau de fer, sachant commander, parce qu'il savait exécuter, honorant, rehaussant le travail manuel, en le pratiquant parfois, soit comme exemple, soit comme encouragement, probe jusqu'au scrupule, loyal et confiant jusqu'à la témérité, paternel, ferme et juste avec ses nombreux ouvriers ; de mœurs d'une simplicité antique, ardent au labeur, amoureux de ses créations de fer, de cuivre et d'acier, sa vie s'était jusqu'alors partagée entre les trois plus grands bonheurs de l'homme, *l'amour, la famille, le travail.*

Charles Dutertre n'avait qu'un chagrin ; la cécité de son père, et encore cette infirmité était le prétexte de dévoue-

ments si tendres, de soins si délicats et si variés, que Dutertre et sa femme tâchaient de se consoler en disant : qu'au moins il leur était donné de prouver doublement leur tendresse au vieillard.

Malgré les apprêts de fête, Charles Dutertre avait remis au lendemain le soin de se raser, et avait gardé son habit de travail, blouse de toile grise, çà et là noircie, brûlée ou maculée par les accidents de la forge. Son front noble et élevé, ses mains à la fois blanches et nerveuses, étaient quelque peu noircis par la fumée des ateliers. Il oubliait enfin, dans sa laborieuse et incessante activité, ou dans les moments de repos réparateur qui succédaient, ce soin, sinon cette recherche de de soi auxquels certains hommes, et avec raison, ne renoncent jamais.

Tels étaient les personnages rassemblés dans le modeste salon de la fabrique.

Les deux enfants gazouillaient toujours, tous deux à la fois, tâchant de se faire comprendre du grand-père; il y mettait d'ailleurs la meilleure volonté du monde, et leur demandait, en souriant doucement :

— Voyons, que dis-tu, mon petit Auguste... et toi, ma petite Madeleine?

— Madame l'interprète veut-elle nous faire la grâce de nous traduire ce gentil ramage en langue vulgaire? dit gaiement Charles Dutertre à sa femme.

— Comment, Charles, tu ne comprends pas?

— Pas du tout.

— Ni vous, mon bon père? demanda la jeune femme au vieillard.

— J'avais bien cru d'abord entendre quelque chose comme *dimanche* et *habit*, répondit le vieillard en souriant, mais cela s'est ensuite tellement compliqué, que j'ai renoncé... à comprendre, ou plutôt... à deviner...

— C'était pourtant à peu près cela; allons, il n'y a que les mères et les grands-pères pour comprendre les petits enfants, dit Sophie d'un air triomphant.

Puis s'adressant aux deux enfants :

— N'est-ce pas, chers petits, que vous dites à votre grand-père : « C'est aujourd'hui dimanche, puisque nous avons nos beaux habits neufs? »

Madeleine, la blondinette, ouvrit ses grands yeux bleus tout grands, et baissa sa tête frisée, d'un air affirmatif.

— Tu es le Champollion des mères! s'écria Charles Dutertre, tandis que le vieillard disait aux deux enfants :

— Non, ce n'est pas aujourd'hui dimanche, mes enfants... mais c'est un jour de fête...

Ici Sophie fut obligée d'intervenir de nouveau, et de traduire encore :

— Ils demandent pourquoi cette fête, mon bon père?

— Parce que nous allons voir un ami... reprit le vieillard avec un sourire un peu contraint... et, quand un ami vient, c'est toujours fête... mes enfants.

— A propos, et la bourse? dit Dutertre à sa femme.

— Tenez, Monsieur, répondit gaiement Sophie à son mari, en lui indiquant du geste sur la table une petite boîte de carton entourée d'une faveur rose, croyez-vous que j'oublie plus que vous notre bon M. Pascal, notre digne bienfaiteur?

Le grand-père, s'adressant alors à la petite Madeleine, lui dit en la baisant au front :

— On attend M. Pascal... tu sais... M. Pascal?

Madeleine ouvrit de nouveau ses grands yeux; sa figure prit une expression presque craintive, et, secouant tristement sa petite tête bouclée, elle dit :

— Il est méchant...

— Monsieur Pascal?... dit Sophie.

— Oh!... oui... bien méchant! répondit l'enfant.

— Mais, reprit la jeune mère, pourquoi... penses-tu, ma petite Madeleine, que M. Pascal est méchant?

— Allons, Sophie, dit Charles Dutertre en souriant, ne vas-tu pas l'arrêter à ces enfantillages au sujet de notre digne ami?..

Chose assez singulière, la physionomie du vieillard prit une expression d'inquiétude, et, soit qu'il crût à la sûreté de l'instinct ou de la pénétration des enfants, soit qu'il obéît à une autre pensée, loin de plaisanter, comme son fils, des paroles de Madeleine, il lui dit, en se penchant vers elle :

— Dis-nous, mon enfant, pourquoi M. Pascal est méchant?

La blondinette secoua la tête, et répondit naïvement :

— Sais pas... Mais, bien sûr, il est méchant.

Sophie, qui pensait un peu comme le grand-père au sujet

de la singulière sagacité des enfants, ne put s'empêcher de tressaillir légèrement; car il est des rapports secrets, mystérieux, entre la mère et les créatures de son sang; un indéfinissable pressentiment contre lequel Sophie lutta pourtant de toutes ses forces, car elle le trouvait injustifiable, insensé, lui disait que l'instinct de sa petite fille ne la trompait peut-être pas à l'endroit de M. Pascal, quoique jusqu'alors la jeune mère, loin d'avoir le moindre soupçon sur cet homme, le regardât, au contraire, en le jugeant d'après ces actes, comme un homme d'un caractère rempli de noblesse et de générosité.

Charles Dutertre, ne se doutant pas des impressions de sa femme et de son père, reprit en riant :

— C'est moi qui vais faire à mon tour la leçon à ce grand-père et à cette mère qui se prétendent si entendus au jargon et aux sentiments des enfants... Notre excellent ami a l'écorce rude, les sourcils épais, la barbe noire, la figure brune, la parole brusque... c'est, en un mot, une sorte de *bourru bienfaisant*. Il n'en faut pas davantage pour mériter le titre de *méchant* de par l'autorité du jugement de cette blondinette.

A ce moment la jeune servante entra et dit à sa maîtresse :

— Madame... mademoiselle Hubert est là avec sa domestique, et...

— Antonine?... quel bonheur !.. dit Sophie en se levant vivement pour aller au-devant de la jeune fille.

— Madame... ajouta mystérieusement la servante, Agathe demande si M. Pascal aime les pois au sucre ou au lard ?

— Charles ! dit gaiement Sophie à son mari, c'est grave... qu'en penses-tu ?

— Il faut faire un plat de pois au sucre et un plat de pois au lard, répondit Charles, d'un air méditatif.

— Il n'y a que les mathématiciens pour résoudre les problèmes, reprit Sophie; puis, emmenant ses deux enfants par la main, elle ajouta :

— Je veux faire voir à Antonine comme ils sont embellis et grandis.

— Mais j'espère bien, dit M. Dutertre, que tu prieras mademoiselle Hubert de monter ici... sinon j'irais la chercher !

— Je vais conduire les enfants à leur bonne et je remonte avec Antonine.

— Charles, dit le vieillard en se levant lorsque la jeune femme eut disparu, donne-moi ton bras, je te prie.

— Volontiers, mon père; mais M. Pascal ne peut tarder à arriver.

— Et tu tiens... à ce que je sois là, mon ami ?

— Vous savez, mon père, tout le respect que notre ami a pour vous, et combien il est heureux de vous le témoigner.

Après un moment de silence, le vieillard reprit :

— Sais-tu que, depuis que tu l'as chassé, ton ancien caissier Marcelange est souvent allé voir M. Pascal.

— Voilà, mon père, la première nouvelle que j'en apprends...

— Cela ne te paraît pas singulier ?

— En effet...

— Écoute-moi... Charles... je...

— Pardon, mon père, reprit Dutertre en interrompant le vieillard, maintenant, j'y songe : rien de plus naturel; je n'ai pas vu notre ami depuis que j'ai renvoyé Marcelange; celui-ci n'ignore pas mon amitié pour M. Pascal, et il sera peut-être allé le voir pour le prier d'intercéder auprès de moi.

— Cela peut s'expliquer ainsi, dit le vieillard en réfléchissant. Cependant...

— Eh bien ! mon père...

— L'impression de ta petite fille... m'a tout à l'heure frappé.

— Allons, mon père, reprit Dutertre en souriant, vous dites cela pour faire votre cour à ma femme. Malheureusement elle ne peut pas vous entendre. Mais je lui rapporterai votre coquetterie pour elle...

— Je dis cela, Charles, reprit le vieillard d'un ton triste, parce que, si puérile qu'elle te paraisse, l'impression de ta petite fille... me semble d'une certaine gravité, et quand je la rapproche de quelques circonstances qui me viennent à cette heure à l'esprit, quand je songe enfin aux fréquentes entrevues de Marcelange et de M. Pascal, malgré moi, je te l'avoue, je ressens à son égard une vague défiance.

— Mon père... mon père... reprit Charles Dutertre avec émotion, sans le vouloir... et par tendresse pour moi... vous m'affligez beaucoup... Douter de M. Pascal... douter de notre généreux bienfaiteur... Ah ! tenez, mon père... vrai... voilà le premier chagrin que j'aie ressenti depuis longtemps... Se

défier sans preuves..... subir l'influence de la fugitive impression d'un enfant, ajouta Dutertre avec la chaleur de son généreux naturel, cela est injuste... aussi...

— Charles !.. dit le vieillard, blessé de la vivacité de son fils.

— Pardon... pardon, mon bon et excellent père, s'écria Dutertre, en prenant les mains du vieillard entre les siennes. J'ai été vif... excusez-moi... mais un moment l'amitié a parlé plus haut que mon respect pour vous...

— Mon pauvre Charles, répondit affectueusement le vieillard, fasse le ciel que tu aies raison contre moi... et, loin de me plaindre de ta vivacité, j'en suis heureux. Mais j'entends quelqu'un... viens, reconduis-moi.

Au moment où M. Dutertre refermait la porte de la chambre où il avait ramené l'aveugle, mademoiselle Antonine Hubert entra dans le salon, accompagnée de madame Dutertre.

VI

Que l'on nous pardonne la *mythologie* de cette comparaison surannée, mais jamais l'Hébé qui servait d'échanson à l'Olympe païen n'a pu réunir plus de fraîcheur, d'éclat dans sa beauté surhumaine, que n'en réunissait, dans sa modeste beauté terrestre, mademoiselle Antonine Hubert, dont M. Pascal avait surpris le secret et amoureux accord avec Frantz.

Ce qui charmait le plus dans cette jeune fille, c'était surtout cette beauté de quinze ans et demi, à peine épanouie, qui tient de l'enfant par la candeur, par la grâce ingénue, et de la jeune fille par les charmes voluptueusement naissants ; âge enchanteur encore plein de mystères et de chastes ignorances, aube encore pure, transparente et blanche, que les

premières palpitations d'un cœur innocent vont nuancer d'un coloris vermeil.

Tel était l'âge d'Antonine : et elle avait le charme et tous les charmes de cet âge.

Afin d'*humaniser* notre Hébé, nous la ferons descendre de son piédestal antique, et, voilant modestement son joli corps de marbre rosé, aux formes si délicates, si virginales, nous la vêtirons d'une élégante robe d'été ; un mantelet de soie noire cachera son buste d'une finesse de contours toute juvénile, tandis qu'un chapeau de paille, doublé de taffetas rose comme ses joues, laissant apercevoir ses bandeaux de cheveux d'un châtain très-clair, encadrera l'ovale de cette ravissante petite tête, d'une carnation aussi fraîche, aussi blanche, aussi satinée, que celle des enfants que la jeune fille venait d'embrasser.

En entrant dans le salon avec Sophie, mademoiselle Hubert rougit légèrement, car elle avait la timidité de ses quinze ans ; puis, mise à l'aise par le cordial accueil de Dutertre et de sa femme, elle dit à celle-ci avec une sorte de déférence puisée dans leurs anciennes relations de *petite* et de *mère*, ainsi qu'on disait au pensionnat où elles avaient été élevées ensemble malgré leur différence d'âge :

— Vous ne savez pas la bonne fortune qui m'amène, ma chère Sophie ?

— Une bonne fortune !... tant mieux, ma petite Antonine.

— Une lettre de *Sainte-Madeleine*... reprit la jeune fille en tirant une enveloppe de sa poche.

— Vraiment ! s'écria Sophie, rougissant de surprise et de joie en tendant impatientement la main vers la lettre.

— Comment, mademoiselle Antonine, reprit gaiement Charles Dutertre, vous êtes en correspondance avec le paradis ?.. Cela, il est vrai, ne doit pas m'étonner... cependant...

— Taisez-vous, monsieur le railleur, reprit Sophie, et ne plaisantez pas de notre meilleure amie... à Antonine et à moi...

— Je m'en garderai bien... Pourtant, ce nom de *Sainte-Madeleine* ?

— Comment ! Charles, est-ce que je ne t'ai pas mille fois parlé de mon amie de pension... mademoiselle Madeleine Silveyra, qui, vu son absence, a été, par procuration, marraine de notre chère petite ? A quoi songes-tu donc ?

— J'ai très-bonne mémoire, au contraire, ma chère Sophie, reprit Dutertre; car je n'ai pas oublié que cette jeune Mexicaine était d'une beauté si singulière, si étrange, disais-tu, qu'elle inspirait au moins autant de surprise et d'attrait que d'admiration.

— C'est d'elle-même qu'il s'agit, mon ami; après moi, Madeleine a servi de *petite mère* à Antonine, ainsi que nous disions à la pension, où l'on confiait aux soins de chaque *grande* un enfant de dix ou onze ans... Aussi, en quittant notre maison d'éducation, j'ai légué cette chère Antonine à l'affection de *Sainte-Madeleine*.

— C'est justement le surnom qui a causé mon erreur, reprit Dutertre, surnom qui, je l'avoue, me semble très-ambitieux ou très-humble pour une si jolie personne, car elle doit être à peu près de ton âge.

— On a donné à Madeleine le surnom de *sainte* à la pension, parce qu'elle le méritait, monsieur Dutertre, reprit Antonine avec son grand sérieux de quinze ans; et pendant les deux années qu'elle a été ma *petite mère*, on a continué de l'appeler *Sainte-Madeleine* comme du temps de Sophie.

— C'était donc une bien austère dévote que mademoiselle *Sainte-Madeleine*? demanda Dutertre.

— Madeleine, comme presque toutes les personnes de son pays (nous avons francisé son nom de *Magdalena*), s'adonnait à une dévotion particulière. Elle avait choisi le Christ; et son adoration pour le Sauveur allait parfois jusqu'à l'extase, reprit Sophie. Du reste, elle alliait à cette dévotion ardente le caractère le plus affectueux, le cœur le plus chaleureux et l'esprit le plus piquant, le plus enjoué du monde... Mais, je t'en prie, Charles, laisse-moi lire sa lettre... je suis d'une impatience!.. Tu juges? La première lettre après deux ans de séparation! Nous voulions, Antonine et moi, lui garder rancune de son silence; mais, au premier souvenir de cette méchante *Sainte-Madeleine*, nous voici, tu le vois, désarmées...

Et prenant la lettre que mademoiselle Hubert venait de lui remettre, Sophie reprit avec émotion, à mesure qu'elle lisait:

— Chère Madeleine... toujours affectueuse et tendre... toujours spirituelle et gaie, toujours sensible aux chers souvenirs du passé... Après quelques jours de repos à Marseille, à

son arrivée de Venise... d'où elle vient, elle part pour Paris, presque en même temps que sa lettre... et elle ne pense qu'au bonheur de revoir Sophie, son amie... et Antonine, notre *petite fille*... à qui elle écrit en hâte pour nous deux; et elle signe comme à la pension : *Sainte-Madeleine*.

— Elle n'est donc pas encore mariée? demanda Charles Dutertre.

— Je n'en sais rien, mon ami, reprit sa femme, puisqu'elle signe seulement son nom de baptême.

— Au fait, reprit Charles en souriant, pouvais-je faire une pareille question? Une *sainte*... se marier!

A cet instant, la jeune servante entra, et, restant au seuil de la porte, fit un signe d'intelligence à sa maîtresse; mais celle-ci répondit :

— Vous pouvez parler, Julie : mademoiselle Antonine n'est-elle pas de la famille?

— Madame, dit la servante, Agathe demande si elle peut toujours mettre le poulet à la broche, quoique M. Pascal n'arrive pas.

— Certainement, dit madame Dutertre; M. Pascal est un peu en retard, mais, je n'en doute pas, il sera ici d'un instant à l'autre.

— Vous attendez donc quelqu'un, Sophie? dit Antonine lorsque la servante se retira; alors, au revoir... ajouta la jeune fille avec un léger soupir; je ne venais pas seulement pour vous apporter la lettre de *Sainte-Madeleine*... je désirais longuement causer avec vous... je reviendrai demain, ma chère Sophie.

— Mais pas du tout, ma petite Antonine; j'use de mon autorité d'ancienne *mère* pour retenir ma chère fille à déjeuner avec nous... C'est une espèce de fête de famille... Est-ce que ta place n'y est pas marquée, mon enfant?

— Allons, mademoiselle Antonine, dit Charles, faites-vous ce sacrifice.

— Vous êtes mille fois bon, monsieur Dutertre; mais, en vérité, je ne puis accepter.

— Alors, reprit-il, je vais employer les grands moyens de séduction; en un mot, mademoiselle Antonine, si vous nous faites le plaisir de rester, vous verrez l'homme généreux qui, de lui-même, est venu à notre secours il y a aujourd'hui un

an ; car c'est l'anniversaire de cette noble action que nous fêtons.

Sophie, ayant oublié l'espèce de pressentiment éveillé en elle par les paroles de sa petite fille, ajouta :

— Oui, ma petite Antonine, lors de ce moment de crise désastreuse et de si pénible gêne dans les affaires, M. Pascal a dit à Charles : « Monsieur, je ne vous connais pas personnellement, mais je sais que vous êtes aussi probe qu'intelligent et laborieux. Vous avez besoin de cinquante mille écus pour faire face à vos affaires ; je vous les offre en ami... acceptez-les... en ami ; quant aux conditions d'intérêts, nous les réglerons plus tard, et encore... en ami. »

— En effet, dit Antonine, c'était noblement agir.

— Oui, reprit M. Dutertre avec une émotion profonde, car ce n'est pas seulement mon industrie qu'il sauvait, qu'il assurait, c'était le travail des nombreux ouvriers que j'emploie... c'était le repos de la vieillesse de mon père, le bonheur de ma femme, l'avenir de mes enfants... Oh ! restez, restez, mademoiselle Antonine... C'est si rare, c'est si doux, la contemplation d'un homme de bien... mais tenez, le voilà, ajouta M. Dutertre en voyant passer M. Pascal devant la fenêtre du salon.

— Je suis bien touchée de ce que Sophie et vous venez de m'apprendre, monsieur Dutertre, et je regrette de ne pouvoir me trouver avec l'homme généreux à qui vous devez autant... mais le déjeuner me mènerait trop loin... il faut que je rentre de bonne heure... Mon oncle m'attend ; il a été cette nuit encore très-souffrant ; dans ses moments de crise douloureuse, il désire toujours que je sois près de lui... et cette crise peut revenir d'un moment à l'autre.

Puis, tendant la main à Sophie, la jeune fille ajouta :

— Je pourrai bientôt vous revoir, n'est-ce pas ?

— Demain ou après-demain, ma chère petite Antonine, j'irai chez toi, et nous causerons aussi longuement que tu le désireras.

La porte s'ouvrit ; M. Pascal entra.

Antonine embrassa son amie, et celle-ci dit au financier avec une affectueuse cordialité :

— Vous me permettez, n'est-ce pas, monsieur Pascal, de reconduire Mademoiselle?... Je n'ai pas besoin de vous dire combien j'ai hâte de revenir...

— Pas de façons, je vous prie, ma chère madame Dutertre, balbutia M. Pascal, malgré son assurance, stupéfait qu'il était de rencontrer encore Antonine, qu'il suivit d'un sombre et ardent regard jusqu'à ce qu'elle eût quitté la chambre.

VII

M. Pascal, à l'aspect d'Antonine, qu'il voyait pour la seconde fois dans la matinée, était, nous l'avons dit, resté un instant stupéfait de surprise et d'admiration devant cette beauté si candide, si pure.

— Enfin, vous voilà donc ! dit Charles Dutertre avec expansion, en tendant ses deux mains à M. Pascal lorsqu'il se trouva seul avec lui. Savez-vous que nous commençons à douter de votre exactitude?... Toute la semaine, ma femme et moi, nous nous faisons une joie de cette matinée... car, après l'anniversaire de la naissance de nos enfants... le jour que nous fêtons avec le plus de bonheur, c'est celui d'où a daté, grâce à vous, la sécurité de leur avenir. C'est si bon, si doux de se sentir, par la reconnaissance et par le cœur, à la hauteur d'un de ces actes généreux qui honorent autant celui qui offre que celui qui accepte !

M. Pascal ne parut pas avoir entendu ces paroles de M. Dutertre, et lui dit :

— Quelle est donc cette toute jeune fille qui sort d'ici ?

— Mademoiselle Antonine Hubert.

— Est-ce qu'elle serait parente du président Hubert, qui a été dernièrement si malade ?

— C'est sa nièce...

— Ah ! fit M. Pascal en réfléchissant.

— Vous savez que si mon père n'était pas des nôtres, reprit M. Dutertre en souriant, notre petite fête ne serait pas complète. Je vais l'avertir de votre arrivée, mon bon monsieur Pascal...

Et comme il faisait un pas vers la porte de la chambre du vieillard, M. Pascal l'arrêta d'un geste, et lui dit :

— Le président Hubert ne demeure-t-il pas?..

Et comme il hésitait, Dutertre ajouta :

— Rue du Faubourg-Saint-Honoré; le jardin touché à celui de l'Élysée-Bourbon.

— Et il y a longtemps que cette jeune fille habite chez son oncle?

Dutertre, assez surpris de l'insistance de M. Pascal au sujet d'Antonine, reprit :

— Il y a trois mois environ que M. Hubert est allé chercher mademoiselle Antonine à Nice, où elle était restée après la mort d'une de ses parentes.

— Et madame Dutertre est fort liée avec cette jeune personne?

— A la pension, où elles étaient ensemble, Sophie lui servait de mère, et elles sont restées dans les termes de la plus tendre affection.

— Ah!.. fit encore Pascal.

Et, de nouveau, il parut réfléchir profondément pendant quelques instants.

Cet homme possédait une grande et rare faculté, qui avait contribué à sa prodigieuse fortune : ainsi que l'on ouvre et que l'on ferme à volonté certains casiers, M. Pascal pouvait momentanément se détacher à son gré des plus profondes préoccupations pour entrer froidement dans un ordre d'idées complètement opposé à celles qu'il venait de quitter. Ainsi, après l'entrevue de Frantz et d'Antonine, qu'il avait surpris, et dont il s'était trouvé si terriblement ému, il retrouvait toute sa liberté d'esprit pour causer d'affaires avec l'archiduc et le torturer.

De même, après cette dernière rencontre avec Antonine chez Dutertre, il ajourna, pour ainsi dire, ses violents ressentiments, ses projets, au sujet de la jeune fille, et, s'occupant de tout autre chose, il dit au mari de Sophie avec bonhomie :

— En attendant le retour de votre chère femme, mon ami, j'ai à vous demander un petit service.

— Enfin, s'écria Dutertre radieux en se frottant joyeusement les mains; enfin... vaut mieux tard que jamais!

— Vous avez eu pour caissier... un nommé Marcelange?

— Malheureusement pour moi...

— Malheureusement?

— Il a commis ici, non pas un acte d'improbité... à aucun prix je ne lui aurais épargné la punition de sa faute; mais il a commis un acte d'indélicatesse dans des circonstances telles, qu'il m'a été démontré que cet homme était un misérable... et je l'ai chassé...

— Marcelange m'a dit qu'en effet vous l'aviez renvoyé.

— Vous le connaissez? reprit Dutertre très-surpris et se rappelant les paroles de son père.

— Il y a quelques jours... il est venu chez moi... Il désirait entrer dans la maison Durand..

— Lui? chez des gens si honorables?

— Pourquoi pas? il a bien été employé chez vous!

— Mais, ainsi que je vous l'ai dit, mon bon monsieur Pascal, je l'ai chassé dès que sa conduite m'a été connue...

— Bien entendu! Seulement, comme il se trouve sans place, il faudrait, pour entrer dans la maison Durand, qui est prête à accepter ses services, il faudrait, dis-je, à ce pauvre garçon, une lettre de recommandation de votre part; avec cette garantie, il est accepté d'emblée : or, cette lettre, mon cher Dutertre, je venais tout bonnement vous la demander.

Après un moment de brusque étonnement, Dutertre ajouta en souriant :

— Après tout, cela ne doit pas m'étonner... vous êtes si bon!.. Cet homme est rempli de finesse et de fausseté... il aura surpris votre bonne foi...

— Je crois, en effet, Marcelange très-fin, très-madré; mais cela ne peut vous empêcher de me donner la lettre dont je vous parle.

Dutertre crut avoir mal entendu ou s'être fait mal comprendre de M. Pascal; il reprit :

— Pardon... je vous ai dit que...

— Vous avez à vous plaindre d'un acte d'indélicatesse de la part de ce garçon-là; mais, bah! qu'est-ce que cela fait?

— Comment! monsieur Pascal... qu'est-ce que cela fait? Sachez donc qu'à mes yeux l'action de cet homme était plus condamnable encore peut-être qu'un détournement de fonds!

— Je vous crois, mon brave Dutertre, je vous crois; il n'est pas de meilleur juge que vous en matière d'honneur; le Marcelange me semble, il est vrai, un rusé compère... et, s'il faut tout vous dire, c'est à cause de cela que je tiens, je tiens beaucoup à ce qu'il soit recommandé par vous.

— Franchement... monsieur Pascal, je croirais agir en malhonnête homme en favorisant l'entrée de Marcelange dans une maison respectable à tous égards.

— Allons! faites cela pour moi... voyons!

— Ce n'est pas sérieusement que vous me parlez ainsi, monsieur Pascal?

— C'est très-sérieusement!

— Après ce que je viens de vous confier tout à l'heure?

— Eh! mon Dieu, oui!

— Vous! vous! l'honneur et la loyauté même!

— Moi! l'honneur et la loyauté en personne, je vous demande cette lettre.

Dutertre regarda d'abord M. Pascal avec stupeur; puis, ensuite dans un moment de réflexion, il reprit d'un ton d'affectueux reproche:

— Ah! Monsieur, après une année écoulée... cette épreuve était-elle nécessaire?

— Quelle épreuve?

— Me proposer une action indigne, afin de vous assurer si je méritais toujours votre confiance.

— Mon cher Dutertre, je vous répète qu'il me faut cette lettre... Il s'agit pour moi d'une affaire fort délicate et fort importante.

M. Pascal parlait sérieusement, Dutertre ne pouvait plus en douter; il se souvint alors des paroles de son père, des pressentiments de sa petite fille, et, saisi d'un vague effroi, il reprit d'une voix contrainte:

— Ainsi, Monsieur, vous oubliez la grave responsabilité qui pèserait sur moi si je faisais ce que vous désirez.

— Eh! mon Dieu, mon brave Dutertre, si l'on ne demandait à ses amis que des choses faciles!

— C'est une chose impossible que vous me demandez, Monsieur...

— Allons donc... vous me refusez cela... à moi?

— Monsieur Pascal, dit Dutertre d'un accent à la fois ferme et pénétré, je vous dois tout... Il n'est pas de jour où mon père, ma femme et moi, nous ne nous rappelions qu'il y a un an, sans votre secours inespéré, notre ruine et celle de tant de gens que nous faisons vivre étaient immanquables. Tout ce que la reconnaissance peut inspirer d'affection, de respect, nous le ressentons pour vous... Toutes les preuves de dévouement possibles, nous sommes prêts à vous les donner avec joie... avec bonheur... mais...

— Un mot encore... et vous me comprendrez, reprit M. Pascal en interrompant Dutertre. Puisqu'il faut vous le dire... j'ai un intérêt puissant... à avoir quelqu'un à moi... *tout à moi*, vous entendez bien?... tout à moi, dans la maison Durand... Or, vous concevez, en tenant ce Marcelange par la lettre que vous me donnerez pour lui, et par ce que je sais de ses antécédents, je me fais de lui une créature, un instrument aveugle. Ceci est tout à fait entre nous, mon cher Dutertre... et, comptant sur votre discrétion absolue... j'irai même plus loin, je vous dirai que...

— Pas un mot de plus à ce sujet, Monsieur, je vous en conjure, s'écria Dutertre, avec une surprise et une douleur croissantes, car il avait cru jusqu'alors M. Pascal un homme d'une extrême droiture. Pas un mot de plus... Il est des secrets dont on n'accepte pas la confiance.

— Pourquoi?

— Parce qu'ils peuvent devenir très-embarrassants... Monsieur.

— Vraiment! les confidences d'un vieil ami peuvent devenir gênantes! Soit, je les garderai... Alors, donnez-moi cette lettre, sans plus d'explications.

— Je vous répète que cela m'est impossible, Monsieur.

M. Pascal brida ses lèvres et plissa imperceptiblement ses sourcils; aussi surpris que courroucé du refus de Dutertre, il avait peine à croire, dans l'ingénuité de son cynisme, qu'un homme qu'il tenait en sa dépendance eût l'audace de contrarier sa volonté ou le courage de sacrifier le présent et l'avenir à un scrupule honorable.

Cependant, comme M. Pascal avait un intérêt véritablement puissant à obtenir la lettre qu'il demandait, il reprit avec un accent d'affectueux reproche :

— Comment... vous me refusez cela... mon cher Dutertre... à moi, votre ami?

— Je vous le refuse surtout à vous, Monsieur, qui avez eu assez de foi dans ma sévère probité... pour m'avancer, presque sans me connaître... une somme considérable.

— Allons, mon cher Dutertre, ne me faites pas plus aventureux que je ne le suis. Est-ce que votre probité, votre intelligence, votre intérêt même (et en tout cas le matériel de votre usine), ne me garantissent pas mes capitaux? Est-ce que je ne me trouve pas toujours dans une excellente position, par la faculté que je me suis réservée d'exiger le remboursement à ma volonté?... faculté dont je n'userai pas d'ici à bien longtemps, que je sache... je m'intéresse trop à vous pour cela, se hâta d'ajouter M. Pascal, en voyant la stupeur et l'angoisse se peindre soudain sur les traits de Dutertre, car enfin, supposons... et ce n'est là, Dieu merci! qu'une supposition; supposons que, dans l'état de gêne et de crise excessive où se trouve à cette heure encore une fois l'industrie, je vous dise aujourd'hui: « Monsieur Dutertre, j'ai besoin de mon argent avant un mois, et je vous ferme mon crédit! »

— Grand Dieu! s'écria Dutertre, consterné, épouvanté à la seule supposition d'un pareil désastre; mais je tomberais en faillite! mais ce serait ma ruine, la perte de mon industrie; faudrait travailler de mes mains peut-être, si je trouvais un emploi, afin de faire vivre mon père infirme, ma femme et mes enfants!...

— Voulez-vous bien vous taire, méchant homme, et ne pas me mettre de si affligeantes idées sous les yeux! Vous allez me gâter toute ma journée! s'écria M. Pascal avec une bonhomie irrésistible et en prenant les deux mains de Dutertre avec les siennes. Parler ainsi... aujourd'hui... et moi qui, comme vous, me faisais une fête de cette matinée!... Eh bien! qu'avez-vous? vous voici tout pâle... maintenant...

— Pardon, Monsieur, dit Dutertre en essuyant les gouttes de sueur froide qui coulaient de son front, mais à la seule pensée d'un coup si inattendu... qui frapperait ce que j'ai de

plus cher au monde, mon honneur... ma famille... mon travail... Ah!... tenez, Monsieur, vous avez raison, éloignons cette idée... elle est trop horrible...

— Eh! mon Dieu! c'est ce que je vous disais, n'attristons pas cette charmante journée... Aussi, pour en finir, reprit allègrement M. Pascal, bâclons de suite les affaires... vidons notre sac, comme on dit... Donnez-moi cette lettre... et n'en parlons plus..

Dutertre tressaillit, une affreuse angoisse lui serra le cœur, il répondit :

— Une pareille insistance m'étonne et m'afflige, Monsieur... Je vous le répète, il m'est absolument impossible de faire ce que vous désirez.

— Mais, grand enfant que vous êtes! mon insistance même vous prouve l'importance que j'attache à cette affaire.

— Il se peut, Monsieur!

— Et pourquoi y attaché-je autant d'importance, mon brave Dutertre? c'est parce que cette affaire vous intéresse autant que moi.

— Que dites-vous, Monsieur?

— Eh! sans doute... Ma combinaison de la maison Durand manquant, puisque votre refus m'empêcherait d'employer ce coquin de Marcelange selon mes vues (vous ne voulez pas de mes secrets, je suis bien forcé de les garder), peut-être serais-je obligé, pour certaines raisons, ajouta M. Pascal en prononçant lentement les mots suivants et en attachant sur sa victime son regard clair et froid, peut-être serais-je obligé... et cela me saignerait le cœur... de vous redemander mes capitaux et de vous fermer mon crédit.

— Oh! mon Dieu! s'écria Dutertre en joignant les mains et devenant pâle comme un spectre.

— Voyez un peu, vilain homme, dans quelle atroce position vous vous mettriez!... Me forcer à une action qui, je vous le répète, me déchirerait l'âme.

— Mais, Monsieur... tout à l'heure encore... vous m'assuriez que...

— Eh! parbleu! mon intention serait de vous les laisser le plus longtemps possible, ces malheureux capitaux. Vous m'en payiez les intérêts avec une ponctualité rare... le placement était parfait, et, grâce à l'amortissement convenu, vous étiez

libéré dans dix ans, et j'avais fait une excellente affaire en vous rendant service.

— En effet, Monsieur, murmura Dutertre anéanti, telles avaient été vos promesses, sinon écrites... du moins verbales... et la générosité de votre offre, la loyauté de votre caractère, tout m'avait donné la confiance la plus entière... Dieu veuille que je n'aie pas à dire la plus téméraire, la plus insensée, dans votre parole!...

— Quant à cela, mon cher Dutertre, mettez-vous en paix avec vous-même; à cette époque de crise commerciale, au moins aussi terrible que celle d'aujourd'hui, vous n'eussiez trouvé nulle part les capitaux que je vous ai offerts à un taux si modéré.

— Je le sais, Monsieur!

— Vous avez donc pu, vous avez même dû, forcé par la nécessité, accepter la condition que je mettais à cet emprunt.

— Mais, Monsieur, s'écria Dutertre dans un effroi inexprimable, j'en appelle à votre honneur! vous m'aviez formellement promis de...

— Eh! mon Dieu, oui... je vous avais promis! sauf la force majeure des événements; et malheureusement votre refus, à propos de cette pauvre petite lettre, crée un événement de force majeure qui me met dans la pénible... dans la douloureuse nécessité... de vous redemander mon argent.

— Mais, Monsieur, c'est une action indigne... que vous me proposez là... songez-y donc!

A ce moment on entendit au dehors le rire doux et frais de Sophie Dutertre qui s'approchait.

— Ah! Monsieur! s'écria son mari, pas un mot de cela devant ma femme... car, ce ne peut être là votre dernière résolution, et j'espère que...

Charles Dutertre ne put achever, car Sophie entra dans le salon.

Le malheureux homme ne put faire qu'un geste suppliant à M. Pascal, qui y répondit par un signe d'affectueuse intelligence.

VIII

Lorsque Sophie Dutertre entra dans le salon où se trouvaient son mari et M. Pascal, le gracieux visage de la jeune femme, plus vivement coloré que de coutume, le léger battement de son sein, ses yeux humides, témoignaient de son récent accès d'hilarité.

— Ah! ah! madame Dutertre, dit gaiement M. Pascal; je vous ai bien entendue, vous étiez là, à rire comme une folle...

Puis, se tournant vers Dutertre, qui tâchait de dissimuler ses horribles angoisses et de se rattacher à une dernière espérance, il ajouta :

— Comme le bonheur les rend gaies, ces jeunes femmes! Rien qu'à les voir... ça met la joie au cœur, n'est-ce pas, mon brave Dutertre?

— Je viens de rire, et bien malgré moi, je vous assure, mon bon monsieur Pascal, reprit Sophie.

— Malgré vous?... dit notre homme, comment! est-ce que quelque chagrin?...

— Un chagrin? oh! non, Dieu merci!... Mais j'étais plus disposée à l'attendrissement qu'à la gaieté... Cette chère Antonine... si tu savais... Charles, ajouta la jeune femme avec une douce émotion en s'adressant à son mari, je ne puis te dire combien elle m'a émue... quel aveu à la fois touchant et candide elle m'a fait... car le cœur de la pauvre petite était trop plein... et elle n'a pas eu la force de s'en aller sans tout me dire...

Et une larme d'attendrissement vint mouiller les beaux yeux de Sophie.

Au nom d'Antonine, M. Pascal, malgré son rare empire sur lui-même, avait tressailli; ses préoccupations au sujet de la jeune fille, un instant ajournées, revinrent plus vives, plus